

Journal de Rouen

1936

LES LIVRES ET LES HOMMES

— NOUVELLES PAGES DE JOURNAL (1932-1935) par André Gide (N. R. F.).
— RETOUR DE L'U. R. S. S., par André Gide (N. R. F.). — GENEVIÈVE,
par André Gide (N. R. F.).



L'adhésion d'André Gide au communisme pouvait paraître à certains formelle et définitive d'autant plus que Gide, il le soulignait, en avait perdu le goût de la littérature pure. « Comment oser encore parler d'art aujourd'hui? Plutôt cesser d'écrire que taire ce qui surtout gonfle mon cœur... L'extraordinaire effort de la Russie me distrairait impérieusement de la littérature... Le trop vif intérêt que je prends aux événements qui se préparent, et en par-



André GIDE, à l'époque des « Caves du Vatican »
d'après le portrait par Jacques-Emile BLANCHE qui se trouve au Musée de Rouen

riculier à la situation de la Russie, me détourne l'esprit des préoccupations littéraires... »

Le renoncement paraissait encore plus absolu; le renoncement à la vie, cela va de soi — « S'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U. R. S. S., je la donnerais aussitôt... » — et, ce qui est plus difficile, le renoncement aux lecteurs : « Ce vieux monde a permis mes livres qui seront jugés trop subtils et trop soustraits aux contingences qui ne peuvent, dans la société nouvelle que j'espère, recruter beaucoup de lecteurs... »

Ce renoncement méritoire accompli, Gide ne résista pas à l'ambition de voir grossir le nombre de ses lecteurs d'une clientèle qui, pour une bonne part, ignorait jusqu'alors son existence et son nom : *L'Humanité* entreprit de donner en feuilleton l'un de ses « récits », *Les Cases du Vatican*. Les braves nouveaux « camarades » du châtelain de Cuverville-en-Caux n'auraient sans doute pas tout à fait compris (ce n'est pas de leur faute) qu'il y avait là, en effet, quelque chose de très « subtil » et de très « soustrait aux contingences ». Auront-ils bien vu que le crime de LaRadio n'avait d'importance et d'intérêt que parce qu'il visait à définir « l'acte gratuit » ?

Il en allait de même pour le renoncement à la vie. André Gide adhéra à la révolution bolcheviste et soupirait après le grand chambardement; il voulait bien en être le martyr. Mais il commençait par demander qu'on veuille bien lui « ficher la paix ». Il ne veut rien, avouait-il, s'il sort de sa tour; qu'on l'y laisse. Qu'on ne lui demande pas « de faire partie d'un Parti ». Il écrivait assurément : « De nouveaux titres de noblesse, de nouvelles formes de sainteté, de dévouement, d'héroïsme, voilà ce dont nous avons besoin »; mais, ailleurs, il se plaignait à Barbusse qu'on l'ait annoncé comme devant participer à une manifestation publique : « J'ai écrit déjà à ce sujet pour protester à neuf de ma sympathie, *tout en maintenant mon abstention*. Persuadez-vous, persuadez vos amis, que je ne veux rien que dans la solitude et que c'est de loin (la lettre vient du château de Cuverville) que je peux le mieux et le plus efficacement aider à une cause qui me tient au cœur, comme à vous ». Et tout en proclamant sa sympathie pour la révolution soviétique, il refusait absolument de s'enrôler, de s'engager, de se gêner pour elle. Il est assés « compromis » : il veut que sa plume reste libre, elle deviendrait stérile autrement...

N'était-ce pas vraiment gôdien cet acte de foi suivi aussitôt de recul et de reprise ?... André Gide n'a jamais pensé ni agi autrement. Il ne s'est sans doute jamais livré à fond et définitivement que dans le corydonisme. Ses « oui » et ses « non » emmêlés sur les questions et les attitudes essentielles, avec un talent, une souplesse, une malice froide — « Inquiéter, tel est mon rôle ». « Si je n'affirme pas davantage, c'est que je crois l'insinuation plus efficace » — ses refus d'être porté par une

Vérité, par une certitude, ont troublé bien des jeunes hommes et désorienté quelques vies.

Fallait-il donc tant craindre — ou tant espérer — de sa nouvelle ferveur ?

Un débat public fut institué le 23 janvier 1935, rue Visconti, à l'Union pour la vérité. Il eut le plus large retentissement. Les journaux en parlèrent; les revues rapportèrent certains des propos qui y avaient été échangés, et la « conversion » d'André Gide qui avait déjà fait couler pas mal d'encre, en fit couler un peu plus encore.

En ouvrant la réunion, M. Georges Guy-Grand remarqua : « Pendant bien longtemps on a pu croire qu'André Gide n'apportait pas de solution, qu'il n'en voulait pas apporter. Il passait essentiellement, à tort ou à raison, pour être celui qui ne se fixe pas, qui ne choisit pas. Et tout d'un coup il a choisi... » En réalité la suite de la discussion, dont le ton ne cessa pas d'être courtois et élevé, devait montrer que Gide avait depuis longtemps, depuis toujours *choisi* (mais choisit-on vraiment l'esprit dont on est ?) et que son adhésion au communisme était un nouvel aspect, momentanément peut-être, de son choix. Georges Guy-Grand lui-même, avant même d'avoir entendu les parties, le notait interrogativement : cette adhésion constitue-t-elle dans la carrière d'André Gide un « commencement absolu » ? Est-elle l'achèvement logique, le couronnement de son œuvre ?

Avec des interlocuteurs comme Henri Massis, Jacques Maritain, Gabriel Marcel, le fond de la question fut vite atteint. Pour Massis, le plus vigoureux et le plus assuré des contradicteurs d'André Gide, le drame intérieur de Gide le débordait jusqu'à être universel : il met en cause les valeurs humaines sur lesquelles notre civilisation — en pleine crise — est tout entière établie. En même temps qu'une large indépendance quant à la question morale « objet de sa gêne incessante comme de son incessante critique », en même temps qu'une certaine libération quant au joug de la famille et au joug de la société — sous prétexte d'affranchir l'individu et d'aller dans le sens de la vie — Gide a plusieurs fois été tenté de rejoindre les autres hommes, de s'agréger à eux et même de faire quelque chose pour eux. C'est à l'heure d'une tentation de ce genre qu'il a paru venir à *L'Action française*, par « besoin d'adhérer — c'est Gide qui parle — pour lutter contre une dissolution ». C'est une semblable tentation qui le poussa vers Péguy et vers Claudel, l'un et l'autre lui proposant des communions, des solidarités, que ne barrait point un insupportable « vertuisme ». En accordant sa foi au communisme, Gide a dépassé le plan moral qui l'obsédait et il a mis en cause la notion de l'homme sur laquelle nous vivons.

Toute cette partie de l'entretien où se heurtaient la conception chrétienne et la conception athée de l'homme et de la vie est toujours à méditer. En dégageant la signification philosophique de la dispute, Ramon Fernandez s'exprimait ainsi : « Nous avons vu s'opposer deux conceptions du destin humain, suivant qu'on croit à l'existence d'un monde surnaturel, ou qu'on croit au contraire que le monde terrestre est l'unique lieu où ce destin doit s'accomplir entièrement ». Il ajoutait : « Il ressort également que le communisme de Gide est la transposition des croyances chrétiennes dans un monde purement humain ».

Et François Mauriac notait à la fin de cet échange d'idées autour de Gide : « Gide nous a servi à tous, pour nous

connaître nous-mêmes. On a l'impression que son œuvre a été pour notre génération une sorte de repère qui a permis à chacun de se situer ».

Ainsi, on le voit, ce que disait, ce que dit André Gide, ce que disaient ses adversaires, avec une haute charité fraternelle, ne nous laisse pas en dehors du débat mais nous force aussi à intervenir pour notre compte et à considérer de quel côté nous vivons, de quel côté nous pensons....

* * *

Les *Nouvelles pages de journal*, datées de 1932-1935, ont été écrites avant

le voyage en U. R. S. S. Elles confirment généralement les préoccupations sociales que les pages précédentes avaient enregistrées. La ferveur — Gide emploie souvent ce mot, il faut bien le répéter — s'est nuancée peut-être d'une curiosité plus impatiente sans que les réserves foncières aient disparu.

La pensée de l'U. R. S. S. est devenue obsédante.

Gide se le reproche et s'en justifie à la fois.

Son œuvre en subit quelque dommage. Le « démon créateur » se retire; chacun de ses livres a été jusqu'à présent « la mise en valeur d'une incertitude »; s'il ne balance plus, s'il accepte, s'il adhère, s'il *croit* désormais, sa force poétique diminue en même temps que sa perplexité.

Le caractère et le rôle de son *journal* en ont été altérés. On y relève cependant encore des notes de lecture — sur Zola, sur Voltaire, sur Racine — on y recueille des regrets à propos de « cette vie errante et disloquée » : « Le seul lieu où il me soit permis de me fixer c'est Cuverville, où j'ai contre moi le ciel et la terre et les hommes, où ma pensée bientôt s'engourdit, où tous les fruits de mon jardin avortent... »; et on y remarque aussi, avec la joie de se sentir plus jeune qu'à vingt ans, la crainte de n'avoir plus le temps désormais — « j'ai soixante-cinq ans passés » — de satisfaire les exigences accrues des désirs et de la volonté.

Le sacrifice consenti à la cause maintenant embrassée ne pouvait pas ne pas l'être. C'est assez d'avoir tant « profité de la misère » des autres; il ne peut plus s'agir de repos ni de mol oreiller quand il y a tant de détresses... « Il n'est presque plus rien en moi qui ne compatisse... Celui qui demeure contemplatif fait preuve d'une philosophie inhumaine ou d'un aveuglement monstrueux... Je ne prends plus mon parti d'être heureux ».

Mais la question déjà n'est plus là et la voici : *La cause vaut-elle le sacrifice ?*

Le sacrifice même que la cause exige a des limites et nous relevons ici plus que des réticences.

« Ce qui m'effraie, c'est que cette religion communiste comporte, elle aussi, un dogme, une orthodoxie, des textes auxquels on se réfère, une abdication de la critique... C'est trop. Je comprends du reste le besoin d'en appeler à une autorité et de rallier les masses autour d'elle. Mais ici j'abandonne; ou du moins si je reste avec eux, c'est que mon cœur et ma raison même me le conseillent et non point parce que « il est écrit... ». Que le texte invoqué soit de Marx ou Lénine, je ne m'y soumettrai que mon cœur et ma raison ne l'approuvent, et si je m'échappe de l'autorité d'Aristote ou de l'apôtre Paul, ce n'est point pour retomber sous la leur... »

« Vous dites que la littérature doit se mettre au service de la révolution. Si elle ne sert pas d'abord la vérité, c'est une mauvaise servante et dangereuse. »

Enfin en admirant l'expérience soviétique, Gide ne cesse pas de s'inquiéter du sort de l'individu au sein et au delà de cette expérience :

« Le rare, l'exceptionnel, l'unique,

Journal de Rouy

17 Dec 1936

LES LIVRES ET LES HOMMES

— NOUVELLES PAGES DE JOURNAL (1932-1935) par André Gide (N. R. F.) —
— RETOUR DE L'U. R. S. S., par André Gide (N. R. F.) — GENEVIÈVE,
par André Gide (N. R. F.).

(Suite et fin)



Et nous arrivons enfin, après un jalonnement qui n'était peut-être pas inutile, à ce *Retour de l'U. R. S. S.* dont Emmanuel Berl a cru pouvoir écrire qu'il allait « combler de joie les Pharisiens » et dont Gide a pensé que « les partis ennemis » tireraient un « apparent avantage ». Je garderai quant à moi, pour en parler, le ton même des deux précédentes chroniques où le lecteur n'aura vu, je l'espère, ni hostilité partisane ni pharisaïsme ricanant. Le sujet, le drame est en Gide, aisé d'abord écrit; je m'y tiens.

Comment aussi bien ne pas respecter une pareille sincérité ? « Le mensonge, fût-ce celui du silence, peut paraître opportun, et opportune la persévérance dans le mensonge, mais il fait à l'ennemi trop beau jeu, et la vérité, fût-elle douloureuse, ne peut blesser que pour guérir ». Cette vérité que Gide va dire, malgré toute la foi et toute l'espérance qu'il avait mises dans l'expérience communiste, à cause même de cette foi déçue et de cette espérance incomplète, est exactement celle que Trotski proclame dans un ouvrage récent traduit par Victor Serge : la révolution a été trahie. Staline est un infidèle qui a instauré dans la Russie libérée des tsars un nouveau conformisme. Par ce mot nous rejoignons le plan proprement gidien; ne le quittons pas.

André Gide a connu au cours de son voyage des joies qui ne sont sans doute pas spécifiquement fruits du bolchevisme. Il a joué de la foule fraternelle des hommes, il a joué de l'amitié humaine qui l'entourait et le pressait; il a respiré avec délices dans les parcs de culture « la ferveur joyeuse » de la jeunesse — une joie et des délices du même ordre que ceux qu'ils goûtaient jadis à contempler les enfants jouant sur les terrasses de Biskra; les mêmes contentements d'une sensibilité attentive et passive à la fois. « Nulle part autant qu'en U. R. S. S. le contact avec tous et n'importe qui ne s'établit plus aisément, immédiat, profond, chaleureux. Il se tisse aussitôt — parfois un regard y suffit — des liens de sympathie violente. Oui, je ne pense pas que nulle part autant qu'en U. R. S. S. l'on puisse éprouver aussi profondément et aussi fort le sentiment de l'humanité. En dépit des différences de langue, je ne m'étais jamais encore et nulle part senti aussi abondamment camarade et frère... » « Dans cette foule, je me plonge; je prends un bain d'humanité ». Gide se détourne des paysages; il aperçoit cependant les belles forêts et on lui montre de belles usines, mais ce qu'il est venu voir en U. R. S. S. « c'est l'homme, les hommes, et ce qu'on en peut faire et ce qu'on en a fait ». L'homme a-t-il été affranchi par le communisme ? L'individu a-t-il trouvé dans le communisme le bonheur avec l'affranchissement ?

Il visite des habitations d'un kolchoze très prospère des environs de Soukhoum. Qu'y constate-t-il ?

« Je voudrais exprimer la bizarre et attristante impression qui se dégage de chacun de ces « intérieurs » : celle d'une complète dépersonnalisation. Dans chacun d'eux les mêmes vilains meubles, le même portrait de Staline et absolument rien d'autre; pas le moindre objet, le moindre souvenir personnel. Chaque demeure est interchangeable; au point que les kolchoziens, interchangeables eux-mêmes, semblent-il, déménageraient de l'une à l'autre sans même s'en apercevoir. Le bonheur est ainsi plus facilement ob-

tenu certes; c'est aussi, me dira-t-on, que le kolchozien prend tous ses plaisirs en commun. Sa chambre n'est plus qu'un gîte pour y dormir; tout l'intérêt de sa vie a passé dans le club, dans le parc de culture, dans tous les lieux de réunion. Que peut-on souhaiter de mieux ? Le bonheur de tous ne s'obtient qu'en désindividualisant chacun. Le bonheur de tous ne s'obtient qu'aux dépens de chacun. Pour être heureux, soyez conformes. »

Et ce conformisme est implacable. « En U. R. S. S., il est admis d'avance et une fois pour toutes que sur tout et n'importe quel, il ne saurait y avoir plus d'une opinion. Du reste, les gens ont l'esprit ainsi façonné que ce conformisme leur devient facile, naturel, insensible, au point que je ne pense pas qu'il y ait d'hypocrite. Sont-ce vraiment ces gens-là qui ont fait la révolution ? Non; ce sont ceux-là qui en profitent. Chaque matin, la Pravda leur enseigne ce qu'il sied de savoir, de penser, de croire. Et il ne fait pas bon sortir de là : de sorte que chaque fois que l'on converse avec un Russe, c'est comme si l'on conversait avec tous. Non point que chacun obéisse précisément à un mot d'ordre; mais tout est arrangé de manière qu'il ne puisse pas s'écarter. Songez que ce façonnement de l'esprit commence dès la plus tendre enfance... »

Il n'y a donc pas libération mais asservissement de l'individu. Et s'il y a bonheur, c'est un bonheur seulement « fait d'espérance, de confiance et d'ignorance ».

La doctrine prône la formation culturelle mais la culture en U. R. S. S. « est toute aiguillée dans le même sens » : amener l'esprit à se féliciter de la dictature de Staline.

La doctrine recommande l'autocritique. Mais...

« Je l'admire de loin, écrit Gide, et pense qu'elle eût pu donner des résultats merveilleux, si sérieusement et sincèrement appliquée. Mais j'ai vite dû comprendre que, en plus des dénonciations et des remontrances, cette critique ne consiste qu'à se demander si ceci ou cela est « dans la ligne » ou ne l'est pas. Ce n'est pas elle, la ligne, que l'on discute. Ce que l'on discute, c'est de savoir si telle œuvre, tel geste ou telle théorie est conforme à cette ligne sacrée. Et malheur à celui qui chercherait à pousser plus loin ! Critique en deçà tant qu'on voudra. La critique au delà n'est pas permise. Il y a des exemples de cela dans l'histoire. »

Et rien, plus que cet état d'esprit, ne met en péril la culture. »

Il en résulte une jactance ridicule et ce que Gide appelle « un complexe de supériorité » dont il donne des exemples incroyables. On l'écoute avec scepticisme quand il dit qu'il y a aussi un métro et des tramways à Paris; on lui demande si en France il y a des écoles aussi...

Au-dessus de la masse ainsi agglutinée et formée, règne une nouvelle bourgeoisie, une nouvelle aristocratie qui restaure la famille, l'héritage, le goût du lucre, de la possession particulière, une aristocratie de bien penser et du conformisme. Dont le conformisme va même — Gide ne manquant pas de le noter — jusqu'à punir de cinq ans de déportation le non-conformisme sexuel (page 63).

Maintenant que la révolution a triomphé, maintenant qu'elle se stabilise et s'apprivoise; qu'elle pactise, et certains diront : s'assagit, ceux que ce ferment révolutionnaire anime encore et qui considèrent comme compromissions toutes ces concessions successives, ceux-là gémissent et sont bonnis, supprimés. Alors ne vaudrait-il pas mieux, plutôt que de jouer sur les mots, reconnaître que l'esprit révolutionnaire (et même simplement l'esprit critique) n'est plus de mise, qu'il n'en faut plus ? Ce que l'on demande à présent, c'est l'acceptation, le conformisme. Ce que l'on veut et exige, c'est une appropriation de tout ce qui se fait en U. R. S. S., ce que l'on cher-

che à obtenir, c'est que cette appropriation ne soit pas résignée, mais sincère, mais enthousiaste même. Le plus étonnant, c'est qu'on y parvient. D'autre part, la moindre protestation, la moindre critique est possible des pires peines, et du reste aussitôt étouffée. Et je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé. »

L'un des problèmes qui préoccupaient Gide avant son voyage était le sort, le sort spirituel, de l'écrivain. Pour lui — et la thèse est acceptable — un grand écrivain, un grand artiste, même s'il est « de droite », est essentiellement anticonformiste; sa valeur est en fonction de sa force d'opposition. « Il navigue à contre-courant ». Qu'advient-il, qu'était-il advenu de l'écrivain et de l'artiste en U. R. S. S. ? N'avait-il plus « à s'élever contre », n'avait-il plus qu'à se laisser porter ? Et quelles œuvres alors pouvait-il réaliser ? « Ce que la révolution triomphante peut et doit offrir à l'artiste, c'est avant tout la liberté. Sans elle, l'art perd signification et valeur ». D'autres constatations attendaient André Gide :

« En U. R. S. S., pour belle que puisse être une œuvre, si elle n'est pas dans la ligne, elle est honnie. La beauté est considérée comme une valeur bourgeoise. Pour génial que puisse être un artiste, s'il ne travaille pas dans la ligne, l'attention se détourne, est détournée de lui; ce que l'on demande à l'artiste, à l'écrivain, c'est d'être conforme; et tout le reste lui sera donné par-dessus. »

Sommes-nous ou ne sommes-nous pas dans la véritable révolution ? Nous sommes en tout cas loin du gidisme authentique et Gide, en achevant l'aveu de son désenchantement, a beau pousser encore un cri d'espérance — « L'U. R. S. S. n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner » — on a le sentiment qu'une nouvelle plaie en lui s'est ouverte et qu'il commence une nouvelle attente. Moscou ne l'a pas délivré de lui-même. Mais le cycle de ses incertitudes, de ses démarches et de ses expériences n'est-il pas désormais achevé ? Et s'il est vrai qu'on ne se débarrasse jamais de son adolescence, ne le verrons-nous point reprendre des débats qu'il a pu croire à jamais clos et mettre, tant d'années après, ses pas dans les pas des amis de sa jeunesse, docile enfin à une hantise que *Les nouvelles nourritures*, bon gré mal gré, confessait encore ?



Il ne nous reste guère de place pour parler de *Geneviève*. Ce petit récit dont il est deux ou trois fois question dans le *Journal*, est le troisième volet du triptyque dont *L'École des femmes* et *Robert* forment le premier et le second. L'héroïne — à travers laquelle André Gide s'explique (*Nouvelles pages de journal*, p. 89) — raconte dans la première partie la passion, violente et indéterminée, qu'elle éprouva pour l'une de ses compagnes de lycée et nous met au courant, dans la seconde, du projet qu'elle a formé d'avoir un enfant — elle demande ce service à un ami de sa mère qui le lui refuse — sans assumer tout ce que la maternité comporte de subordination et de don de soi à l'homme dans l'amour. C'est le comble de « l'acte gratuit » !

R. G. NORÉCOURT